***Le roi se meurt*, l’entrée du roi, Eugène Ionesco, 1962**

**Le Roi se meurt, Ionesco**

**Lecture analytique 4. L’entrée du roi - p. 29 à 32**

**« Sa majesté… va donc les nettoyer »**

**Intro :** Deuxième entrée du roi, toujours suivi de Juliette. Importance de la dérision (burlesque) puis du fantastique symbolique (démythification).

Problématique : En quoi cette deuxième entrée du roi, traitée sur le mode burlesque, inscrit-elle de façon définitive la pièce de Ionesco dans le genre paradoxal de la « farce tragique » ?

**Composition :** 1.  Dialogue entre les 3 femmes.

2. Tirade du roi :

Le discours du roi : - examen de son état, calamiteux, et celui, lié, de son royaume

* - Adresse aux différents personnages. Il pose des questions sans attendre de réponse.
* - Dialogue avec l’extérieur jusqu’à « vieux poisseux »
* - Adresse à Juliette

**Notes rapides sur la lecture linéaire :**

Le garde :  annonce emphatique et solennelle attendue mais répétition : « attention » :  mise en garde, crainte implicte : le roi est terrible, sanguinaire. Il a fait couper des tas de têtes.

Contraste entre la solennité de l’annonce du garde, sa mise en garde, et l’entrée du roi les pieds nus (burlesque) => infantilisation. Le roi marche pieds-nus, comme un enfant ou un vieillard.

Tous les personnages entrent suivis de Juliette, la « suivante » de parodie => marionnettes : «le rire provient… de la mécanique plaquée sur du vivant », (Bergson, Le rire), cocasserie, burlesque.

Marg. Apparaît encore comme une mère autoritaire,  attachée aux règles, à l’ordre : « Où a-t-il semé », vocabulaire familier, petit-bourgeois. Ton de Marguerite : familiarité, anachronismes. Elle utilise la 3° personne, le pronom de l’absence pour parler du roi alors qu’il est sur scène. Elle le discrédite et le nie. Le roi apparaît comme un pantin.

Pantoufles => univers bourgeois, confortable 🡪 burlesque X bienséances et univers élevé de la tragédie classique.

Marie, réactions affectives, maternelles, surprotectrice, différente de Marguerite attachée aux convenances. Elles sont complémentaires. (Cette scission maternelle est révélatrice de la « schizophrénie » de Ionesco).

Marguerite se répète, revient sur ce qu’elle dit sans écouter l’autre (p29). C’est une constante des personnages de Ionesco.

Chaussures imposées par la mère🡪 projection sur l’enfant d’une névrose maternelle : il va attraper froid.Volonté d’habiller les gens contre leur gré (cf. Ionesco). Cela est lié à la mort (cf. *Journal en miettes*: « si on ne se couvre pas, on ne met pas son cache-nez, on attrape froid et on meurt »). C’est ce qui se passe avec le roi, on lui met des pantoufles malgré lui.

Le roi se meurt : il meurt intérieurement.

« Il va attraper froid » : même dérisoire que « il pourrait avoir un arrêt du cœur » précédemment car il est près de la mort.

Médecin : « humblement et mielleusement » : attitude de courtisan => obséquiosité.

« Bonjour » dérisoire, hypocrite, comique car le roi ne finira pas le jour. Réplique du médecin 🡪 critique du langage, de sa fonction phatique, des formules creuses (souhaiter le bonjour, les meilleurs vœux, alors qu’il sait que le roi est condamné. Cf.p25) Critique de la parlerie, fonction phatique du langage, relevée d’ailleurs par Marg : « ce n’est plus qu’une formule creuse ».

**P 30 : La tirade du roi**

Cri du cœur : « encore là », « toujours là », Rapports conflictuels avec Marguerite. « Comment ça va ? » ne laisse pas le temps de répondre et est intarissable sur lui-même. Satire du langage ordinaire, fait des formules creuses, mortes. Il ne contient rien, c’est de la « parlerie ».

Le roi et le monde sont interdépendants : comme dans la tragédie classique où Œdipe est le criminel, à cause de lui, la peste contamine le monde. Le roi va mourir, le monde aussi. A chaque mal du roi correspond un mal du monde. « J’ai mal aux pieds » => les frontières.

Texte saturé par le « je » : véritable solipsisme proche de l’infantilisme. Le roi, comme un bébé, n’a pas conscience que le monde qui l’entoure existe indépendamment de lui.

Vision apocalyptique : « Cette terre qui craque », etc. On sort de la trivialité. Phrases construites sur le même modèle (emphase et fantastique).

Seule grande idée poétique de Ionesco : faire effacer le monde petit à petit, à mesure que le roi, l’homme se meurt. Chacun a son monde, vit et voit le monde d’une manière différente de son voisin, croit posséder la maîtrise de ce monde 🡪 illusion.

Tentative dérisoire du Roi pour exercer son pouvoir => « il faudra tout de même que j’y mette bon ordre » : on revient dans la banalité. Velléitaire, adepte de la procrastination ; « Cela » : la tirade a quand même un côté plus relevé, une certaine noblesse (pas « ça »).

« Est-ce un lumbago » : il demande au docteur de diagnostiquer son mal et non de le guérir (« lumbago » : mal de dos, maladie propre à notre siècle). Série de questions sans réponse. Le discours vire à l’absurde ; absurde des paroles = absurde de la condition humaine dans un monde où « Dieu est mort » (Nietzsche)

« Le trou » : article défini 🡪 la « fissure », le « gouffre », « précipices sans fond ». Obsession « ionesque ». C’est la mort, le néant. Désespoir : à quoi bon vivre puisqu’on est voué à mourir. « Elles tombent dans le trou, toutes » => cacophonie, fantastique. Déperdition des valeurs intellectuelles, du savoir-faire technique comme des valeurs morales.

 Tout n’est que vanité. Tout est vain, vide, ne sert à rien car il y a la mort (cela rappelle *L’Ecclésiaste[[1]](#footnote-1)*: « *vanitas vanitatis et omnia vanitas* ».)

« Les nuages » : même système qu’avec le garde : « chauffage, allume-toi ». Formule magique vaine. Le roi ne commande plus aux éléments. Discours enfantin, naïf, grotesque

🡪 Démythification.

« Tu es bien rouge » : émotion de Juliette (double énonciation) mais aussi couleur liée à la mort. Le roi voit rouge. « Aujourd’hui » = jour de la mort du roi.

Prolifération très rapide des araignées. Juliette, la femme de ménage est impuissante.

     « Il n’y a plus rien d’anormal » : Presque un syllogisme.

Dénonciation du monde actuel (homme moderne s’habitue à l’anormal). Cet anormal c’est la mort.

**Conclusion**: Passage fondé sur le contraste : entre solennité de l’entrée et trivialité de la plupart des propos (parlerie courante).

* Aspect régressif du roi pris entre ces deux images maternelles opposées : la mère terrible et la mère affectueuse
* Douleur du roi parallèle à la décadence du monde extérieur.

Idée mythique et poétique. Rapport établi entre l’agonie du roi et celle du monde.

* Mélange des tons :

burlesque et tragique, soutenu et familier, écriture carnavalesque. => La « comédie humaine » => Jeu de mots de Balzac pour qualifier l’ensemble de son œuvre et qui reprend en le modifiant le titre de l’œuvre de Dante : *La Divine Comédie.* Balzac est bien sûr ironique quand il assimile la vie humaine et la société à une comédie. C’est à prendre dans ce sens aussi chez Ionesco qui en fait une farce tragique.

**PLAN SUGGERE pour le commentaire**

**I.  L’affrontement des 2 reines, figures maternelles antagonistes face au roi infantilisé**

**II.  Dégradation symbolique du roi et de son royaume**

**III.  Le contraste signifiant des registres  écriture carnavalesque et farce tragique**

***Commentaire proposé par Solen Breteau, d’après la lecture analytique linéaire,***

***relu et complété par GZ, à compléter par les notes de l’analyse linéaire***

**Introduction :**

Eugène Ionesco a écrit en 1962 *Le roi se meurt* pour exorciser la peur panique qu’il éprouvait devant la mort. Après la 1° entrée de Béranger I° au tout début de la pièce qui se déroulait comme dans une parade de cirque, le spectateur assiste ici à sa deuxième entrée, toujours suivi de Juliette, alors que tous les autres personnages sont déjà en scène.

Nous pouvons nous demander en quoi cette deuxième entrée du roi, traitée sur le mode burlesque, inscrit de façon définitive la pièce dans le genre paradoxal de la farce tragique.

Nous allons d’abord comment s’affrontent les deux reines, deux figures maternelles antagonistes face au roi infantilisé, puis nous évoquerons la dégradation symbolique du roi et de son royaume avant d’aborder le contraste signifiant des registres dans l’écriture carnavalesque[[2]](#footnote-2) de cette farce tragique.

1. **L’affrontement des deux reines, figures maternelles antagonistes face au roi infantilisé**

Tout d’abord, nous pouvons voir l’affrontement des deux reines, deux figures antagonistes face au roi qui se trouve infantilisé. Il entre sur scène pieds nus, comme un enfant ou un vieillard.

Le personnage de Marguerite, qui incarne la mère autoritaire attachée aux règles et à l’ordre, s’exclame : « Où a-t-il semé ses pantoufles » en utilisant un vocabulaire familier. Le roi est devant elle, mais elle ne s’adresse pas directement à lui, elle utilise le pronom « il », pronom de l’absence, comme s’il était un enfant trop jeune pour comprendre des paroles d’adultes. Elle nie sa présence et le discrédite ainsi complètement.

Le personnage de Marie réagit de manière affective, maternelle, surprotectrice et bien différente de Marguerite, attachée aux convenances : *citation*. Les deux femmes offrent une image de la mère à la fois complémentaire et opposée ; cette scission est révélatrice d’une sorte de « schizophrénie » chez Ionesco.

Marguerite se répète et revient sur ce qu’elle dit sans écouter les demandes et les conseils attentifs de Marie. Cette volonté d’habiller quelqu’un contre son gré est liée à l’image de la mort. C’est ce qui se passe avec le roi, et on lui met ses pantoufles malgré lui. (cf. *Journal en miettes*: « si on ne se couvre pas, on ne met pas son cache-nez, on attrape froid et on meurt »).

L’entrée du médecin qui souhaite « humblement et mielleusement » le bonjour au roi montre son hypocrisie puisqu’il sait pertinemment que le roi ne finira pas le jour. D’ailleurs, Marguerite le lui rappelle sans ménagement comme une mère qui répond à la place de son fils : « ce n’est plus qu’une formule creuse ».

Dans la longue tirade que le roi commence alors, il s’adresse aux deux femmes en marquant sa préférence pour Marie, comme le suggère le cri du cœur enfantin « toujours là » quand il parle à Marguerite. Enfin lorsqu’il ordonne aux nuages de se dissiper, il apparaît comme un enfant capricieux qui n’est pas content du mauvais temps et qui croit à sa toute-puissance sur les éléments.

1. **La dégradation symbolique du roi et de son royaume**

L’affrontement entre les deux reines et l’infantilisation du roi s’accompagnent de la dégradation du roi et de son royaume.

L’extrait début par une annonce solennelle de la part du garde. Il ajoute : « Attention, le roi » comme une mise en garde qui devrait susciter la crainte : le roi est un personnage sanguinaire qui a fait couper des tas de têtes. On observe encore une fois un contraste comique entre cette annonce et l’entrée du roi, pieds nus. Il est suivi de Juliette, qui suit d’ailleurs tous les personnages en parodie de la suivante de la tragédie classique, signe aussi que le royaume est tellement pauvre, qu’il souffre aussi d’une pénurie de serviteurs.

Dans son discours marqué par l’égocentrisme, le personnage du roi évoque ses maux, pose des diagnostics quand il s’adresse au médecin mais il minimise, dans des litotes, la gravité de son état : le spectateur sait, lui, que le personnage va mourir et jouit de cette connaissance qui lui donne une supériorité sur le personnage. Béranger pose une série de questions qui virent à l’absurde puisqu’il n’attend pas de réponse. Le personnage associe par juxtaposition – et de façon implicite, quasi-involontaire, ses maux et ceux du royaume, comme si sa mort devait entraîner celle du royaume : puisque s’il disparaît, tout doit disparaître avec lui... Il évoque un décor absolument apocalyptique, hors scène : « terre qui craque »… , un monde qui perd ses valeurs, ses richesses, un monde qui s’écroule. Mais le personnage est montré comme absolument inconscient de sa responsabilité. On pourrait croire qu’il est seul sur scène. C’est là que s’exprime tout son égocentrisme. Le but de Ionesco est sans doute de suggérer que chacun a l’illusion de créer son monde, et croit posséder la maîtrise de ce monde illusoire. C’est ce qu’on appelle l’illusion solipsistique, que l’on retrouve souvent chez les enfants.

Il se lance dans une tentative dérisoire d’exercer son pouvoir : « il faudra tout de même que j’y mette bon ordre. » : on revient dans la banalité, mais tout est au futur : le roi se montre velléitaire et adepte de la procrastination.

Enfin, le roi évoque un trou, mais pas n’importe lequel, « **le** trou ». Cet article défini donne une dimension symbolique à ce trou, thème récurrent qui se transforme en fissure, gouffre, néant dans lequel on tombe en mourant. Il traduit aussi le désespoir lié à la condition humaine : à quoi bon vivre puisqu’on est voué à mourir ?

1. **Le contraste signifiant des registres : l’écriture carnavalesque et la farce tragique**

Dans l’évocation de l’affrontement des deux reines, l’infantilisation du roi, de la dégradation du roi et de son royaume, Ionesco déploie un mélange et un contraste signifiants des registres. C’est l’écriture carnavalesque d’une farce tragique.

Le garde utilise l’emphase pour annoncer le roi au début de l’extrait.

Le thème des pantoufles prend une importance symbolique dans cette entrée du roi qui devrait être solennelle. Elles appartiennent à un univers bourgeois, confortable et trivial. Cela introduit un contraste burlesque, à l’extrême opposé de la bienséance et de l’univers élevé de la tragédie classique.

Le fait que Juliette qui suit chacun des personnages de façon quasi-mécanique (pour Bergson, le rire naît de la mécanique plaquée sur du vivant) comme une suivante de comédie souligne aussi le caractère burlesque de la scène

La vision apocalyptique du monde extérieur est servie par les registres emphatique et fantastique. Tout ce qui marchait de façon magique auparavant semble s’être déréglé.

Évidemment, tout cela sert le registre symbolique : Le roi représente toute l’humanité, l’Homme face à sa mort, chargé de toute l’angoisse de la condition humaine

**Conclusion :**

Ainsi, ce passage est fondamental parce qu’il marque l’entrée du roi dans l’« action ». Il est fondé sur le contraste, notamment entre la solennité de l’entrée et la trivialité de la plupart des propos avec parfois une parlure populaire. C’est une scène symbolique où le spectateur observe aussi l’aspect régressif du roi pris entre les deux images maternelles opposées : celle de la mère affectueuse et celle de la mère terrible, alors que lui-même exhibe son égocentrisme, ressent déjà une douleur atroce et voit son royaume se décomposer sans prendre conscience de sa responsabilité.

Cette évocation burlesque de l’absurde de la condition humaine (qui pourrait rapprocher notre dramaturge de Balzac et de sa « Comédie Humaine ») crée un genre théâtral nouveau, une farce tragique qui naît dans ce théâtre de l’Absurde, après les horreurs de la 2° guerre mondiale.

1. *L’Ecclésiaste*, selon Wikipedia, (traduction grecque de l'[hébreu](https://fr.wikipedia.org/wiki/H%C3%A9breu) קהלת *Qohelet*, « celui qui s'adresse à la foule ») est un livre de la [Bible hébraïque](https://fr.wikipedia.org/wiki/Tanakh), faisant partie des [Ketouvim](https://fr.wikipedia.org/wiki/Ketouvim), présent dans tous les [canons](https://fr.wikipedia.org/wiki/Canon_(Bible)). [↑](#footnote-ref-1)
2. le carnavalesque désigne dans l’essai de [Mikhaïl Bakhtine](https://fr.wikipedia.org/wiki/Mikha%C3%AFl_Bakhtine), [*François Rabelais*](https://fr.wikipedia.org/wiki/Fran%C3%A7ois_Rabelais)*et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, un renversement temporaire des hiérarchies et des valeurs dont le carnaval fournit un exemple particulièrement frappant. [↑](#footnote-ref-2)